



PHILIPPE ARNAUD

# TERRE PROMISE

roman sarbacane

**TERRE**  
**PROMISE**

PHILIPPE ARNAUD

# TERRE PROMISE



ÉDITIONS  
SARBACANE

Depuis 2003



*À mon père.*

*À mes fils.*

*Et à ma mère,  
qui m'a donné les mots.*

## Bande son

- ALICIA KEYS, *Queen of the Field*
- KANSAS, *People of the South Wind*
- MARILLION, *The King of Sunset Town*
- EAGLES, *The Last Resort*
- AMERICA, *Sister Golden Hair*
- CAMEL, *Irish Air*
- U2, *In the Name of Love*
- LYNKYRD SKYNYRD, *Sweet Home Alabama*
- MELODY GARDOT, *Ave Maria*
- NANCY SINATRA, *These Boots Are Made for Walkin'*
- LOUIS ARMSTRONG, *Stardust*
- BOB DYLAN, *Blind Willie McTell*
- LAZULI, *La Belle Noirceur*
- AMERICA, *A Horse with No Name*
- MOTÖRHEAD, *Sweet Revenge*
- BILLIE HOLIDAY, *Strange Fruit*
- LEPROUS, *Castaway Angels*
- NINA SIMONE, *I Shall Be Released*
- PAT METHENY, *Facing West*

*L'amour ne reconnaît aucune barrière. Il saute  
les haies, les clôtures, pénètre les murs pour arriver  
à sa destination, plein d'espoir.*

Maya Angelou



Mettez-moi au ban de l'humanité  
Avec vos mensonges, vos calomnies,  
Traînez-moi dans la boue, et cependant  
Tête haute je me tiendrai.

(...)

Hors des poubelles de l'Histoire,  
Tête haute.  
Hors des souffrances du passé,  
Tête haute.  
Mer océane, immense et déchaînée,  
Montante et roulant, je suis la marée.

Loin de moi l'effroi des anciennes nuits,  
Tête haute,  
À moi l'aurore splendide qui luit,  
Tête haute,  
Voici mes dons et tout mon héritage,  
Ce qu'ont rêvé les miens, dans l'esclavage,  
Tête haute je me tiendrai,  
Tête haute,  
Tête haute.

Maya Angelou, « La tête haute », in *La Tête haute*, recueil traduit par Geneviève Brallion-Zeude et Robert Soulat, Belfond, 1980.



## PROLOGUE

Géorgie, mai 1850.

Il entend de très loin celui qui est encore son maître lui parler. Il sent que cet homme le tire par le bras en même temps, pour le contraindre à s'éloigner du corps sans vie de la femme qu'il aime. Il perçoit des mots qui n'ont pas de sens – cet homme qui ne lui a jamais adressé la parole depuis toutes ces années dit vouloir lui « rendre sa liberté ». Mais comment pourrait-il être libre là où Rachel n'est plus ?

Il ne résiste plus, laisse l'homme blanc le tirer jusqu'aux limites du domaine avant de repartir dans la nuit noire. Resté à l'écart, le contremaître qui l'a tuée le regarde de loin, main sur son revolver.

Alors, il fuit, la tête vide. Son corps le porte, jusqu'à la forêt qu'ils ont souvent contemplée du domaine, Rachel et lui. Et puisque ce corps inutile s'obstine à vouloir vivre, il le laisse courir toute la nuit, et tout le jour suivant dans la forêt.

Quand il est enfin à bout de forces, il se cache au creux d'un arbre, tout proche de la rivière Oconee. Il aperçoit alors au loin la lumière d'une lampe, les contours d'une cabane de trappeur. Et dans son esprit soudain la colère flambe, reprend les commandes, dicte la marche à suivre :

voler une arme, revenir sur ses pas, tuer le meurtrier de son amour, en finir !

Il se rapproche lentement sous le couvert des arbres, guettant une occasion. S'il faut tuer pour s'emparer d'une arme, se dit-il, il le fera sans hésiter, sans penser.

Mais à cet instant, ce sont deux petits garçons blancs qui sortent de la cabane. Et se mettent à jouer au bord de la rivière. Il ne peut les entendre. Le plus âgé, qui doit avoir six ou sept ans, joue avec un bout de bois en forme de carabine, fait mine de viser son cadet.

Il les regarde, et c'est alors qu'il parle à Rachel, pour la première fois depuis qu'elle n'est plus là. Il murmure :

– Celui qui t'a tuée va mourir, Rachel. Il va payer pour les enfants que nous n'aurons pas.

Et pour la première fois aussi la voix de Rachel résonne en lui. Si douce, un peu triste comme toujours. Ce qu'elle dirait sûrement, ce qu'elle dit maintenant : *Non, non, je ne veux pas ; à quoi bon mon amour ? Je veux que tu vives dans le monde où jouent ces enfants, dans le monde où ils vont grandir. Il le faut, tu as une place ici, et la liberté dont nous rêvions...*

Il pleure, longtemps, il supplie, *Laisse-moi tranquille Rachel, laisse-moi faire*, mais la voix douce, impérieuse, revient sans cesse, insiste – car elle ne lâchait jamais prise.

Et il lui obéit.



*Vingt ans plus tard*  
New Hope, 26 mai 1870.

Jim Lockheart regarda, incrédule, l'énorme mollard qui venait de s'écraser entre ses deux chaussures. Cet enfoiré de Yankee visait juste...

Il releva lentement la tête vers le type qui lui faisait face, et dut plisser les paupières sous la morsure du soleil. Malgré le contre-jour, et le Stetson du gars enfoncé jusqu'aux sourcils, Jim nota les cheveux blonds, les yeux bleus, la grande taille. Un mètre soixante-quinze au jugé, comme lui. Imberbe. Et pas bien épais.

Il n'avait pas l'air dangereux, le jeunot, mais l'étoile sur sa veste incitait à la prudence. Jim prit donc soin de tenir sa main droite à vingt centimètres de sa ceinture.

Le Yankee fit un geste d'apaisement.

– Le prenez pas mal, étranger. C'est mon baromètre à moi. Au temps que le glaviot met à sécher, je peux prévoir la température des trois jours à venir.

Baissant les yeux, Jim vit qu'il ne restait plus qu'une toute petite tache à peine humide.

– Voyez ? Pour votre gouverne, quand il sèche aussi vite, la tempête de sable est pas loin.

Jim prit le temps d'analyser la situation. Derrière le shérif s'étendait un trou paumé comme il en avait traversé des dizaines en chevauchant le long du chemin de fer. Quelques

baraquements de bois alignés à la va-vite de chaque côté d'une piste poussiéreuse, un peu d'herbe verte et un *cotton-wood tree* à l'entrée de la ville. Voilà tout.

« *New Hope. Enjoy your journey* », affichait modestement la pancarte à l'entrée de la ville. À coup sûr, pensa Jim, on ne faisait que passer ici, on ne s'y éternisait pas. Pour autant, et à condition d'accepter les haricots rouges à tous les repas, la compagnie des nègres et des tricheurs aux cartes, on pouvait y prendre du bon temps pour pas cher, entre bourbon et putes.

Mais ce n'était pas du bon temps que Jim Lockheart venait chercher à New Hope.

– Et en attendant la tempête, reprit le shérif, on va crever de chaud, et pas qu'un peu.

Jim resta immobile. Ce type avait un truc bizarre, qu'il n'arrivait pas à cerner. Une... anomalie. Même sa voix était inhabituelle. Il fallait temporiser. Jauger l'adversaire. Il mit ses deux pouces à l'intérieur de son ceinturon, ni trop près ni trop loin de son colt.

– Ça me connaît les tempêtes de sable, shérif, et pas qu'un peu. Je sais quoi faire quand ça prend une sale tournure.

– Pour sûr, m'sieur, vous n'avez pas l'air d'un pied-tendre. C'est pour ça que vous allez sûrement me comprendre : je demande à tous les visiteurs de me confier leurs armes, le temps de leur séjour. Vous les reprenez à l'armurerie en partant, et...

Il s'interrompt, le temps d'écraser un scorpion qui s'approchait un peu trop de son talon droit. Il avait du réflexe, cet emmerdeur. Et au passage, sans quitter Jim du regard, il avait laissé sa main gauche descendre le long de son manteau long.

*Un putain de gaucher. C'est bien ma chance.*

Jim ne supportait pas les gauchers. Trop imprévisibles.

De toute façon, il n'avait pas l'intention de faire du grabuge. Son plan était clair : il allait poser ses valises à New Hope, tout le temps qu'il faudrait. Et reprendre son enquête ici en posant les bonnes questions aux bonnes personnes. Depuis Tuscaloosa, il avait ce foutu endroit en ligne de mire.

S'il fallait s'occuper de ce shérif, il le ferait... après.

L'étoilé attendait tranquillement, une main dans le vide, mais pas loin de la crosse de son arme. À contrecœur, Jim dégrafa sa ceinture, la laissa glisser et la poussa du bout du pied jusqu'au shérif. Comme à chaque fois, il eut l'impression d'être à poil au milieu de gens habillés. Un cauchemar.

L'autre récupéra l'arme sans le lâcher des yeux, lui sourit, et souleva d'un doigt son Stetson en guise de salut, avant de lui tourner le dos. C'est alors que la longue tresse apparut à Jim, et qu'il comprit enfin. Ces cheveux blonds. Cette silhouette fine. Et cette démarche.

« Une anomalie », *ça oui, tu peux le dire, Jim*. Son instinct ne l'avait pas trompé. Désarmé par une femme ! *Une épreuve que le Seigneur t'envoie*, aurait dit son mentor, Jeff.

Alors qu'il marchait dans New Hope, Stormy trotant à côté de lui, il entendit la voix de Jeff résonner en lui, comme si c'était la veille, à Gettysburg.

– Je le sais, Jim. J'en suis sûr. C'est Babylone partout dans le Nord, tu peux me croire ! J'ai croisé un type qui était monté jusqu'à Detroit, Michigan. Les Yankees se promènent au milieu des nègres, et il paraît même qu'ils ont des shérifs femmes. Des dégénérés, Jim : voilà ce qu'on combat. Des dégénérés, par le Christ !

Après avoir attaché Stormy devant le saloon, Jim Lockheart y entra, rageur.





Quand un étranger se présentait devant elle, Ellen s'efforçait toujours de penser à son père. Elle convoquait ce mélange de surprise et d'admiration qu'on pouvait lire dans le regard qu'il posait sur elle. Et aussitôt, elle se sentait prête à affronter n'importe qui.

En voyant l'étranger entrer dans le saloon, elle s'était dit qu'elle ferait bien de le suivre. Ce gars-là, avec son accent du Sud profond qu'il essayait de camoufler, venait chercher quelque chose à New Hope, pour sûr. Et sûrement pas du matériel pour pêcher.

Par ailleurs, il trimballait un mystère, elle le sentait. Un mystère qu'il cachait derrière des yeux d'un bleu... intéressant. Et sous une carcasse qu'elle trouvait plutôt sexy. Ça faisait pas mal de raisons, bonnes ou mauvaises, de garder un œil sur lui.

Avant de franchir le seuil du saloon, réflexe professionnel, elle embrassa la ville du regard. *Sa* ville.

New Hope était une de ces villes-champignons que le chemin de fer semait sur son passage. Gamine, Ellen n'avait besoin que de quelques minutes pour en faire le tour à la course quand les garçons la défiaient. La ville avait grandi avec elle. Et quand il avait fallu lui trouver un shérif, Ellen Maplethorpe s'était imposée face aux rares candidats au poste ; c'était la meilleure gâchette de la ville,

la plus motivée et elle bénéficiait d'un certain nombre d'appuis parmi les citoyens importants de la ville. Tous les gens du coin l'avaient vue grandir, et devenir cette jeune femme étonnante qui chiquait, parlait et montait comme un homme. Et les chevaux comme les hommes filaient doux en sa présence.

Quand on lui faisait remarquer qu'elle était vraiment un cas à part, Sean Maplethorpe, son père, levait les bras au ciel en signe d'impuissance.

– Ni Molly ni moi n'y sommes pour rien. À deux ans, elle tirait les oreilles des porcs quand ils passaient sur son chemin. Son fichu caractère, on sait pas trop d'où il sort.

– Mais tirer, Sean, elle a pas appris seule, quand même ?

– Ah ça, non. Elle m'a demandé, le jour de ses huit ans, et j'ai dit oui. Il faut dire que quand j'ai vu ce que l'Est commençait à amener chez nous comme bandits, sans parler des coyotes et des serpents à sonnettes, ça m'a paru la meilleure chose à faire. Ce matin-là, j'ai aligné six boîtes de conserve de maïs sur la barrière, placé ma fille de huit ans à dix mètres, et j'ai parié avec elle qu'elle dégommerait pas les six boîtes en moins de quinze coups.

– Et ?

– À peine croyable... il ne lui a fallu que sept balles. Et encore, c'est parce que le premier coup l'a fait tomber, avec le recul. Ensuite, sans que j'y dise rien, elle s'est campée sur ses deux jambes, appuyée contre un tronc d'arbre, et elle a dégommé les six boîtes. Et de la main gauche, encore !

Ellen Maplethorpe était donc devenue le shérif d'une petite ville sur la route de l'Ouest, traversée par des visiteurs qui n'avaient pas toujours la conscience tranquille. Ceux qui finalement se résignaient aux mornes perspectives de New Hope noyaient leur passé dans l'alcool, la culture du maïs ou l'élevage de chevaux et buffles. Quant aux gars de la génération d'Ellen, ils avaient presque tous des souvenirs cuisants du jour où

ils avaient essayé de la cantonner à son rôle de fille dans leurs jeux d'enfants. Ils n'étaient pas progressistes, ils étaient pragmatiques : elle en avait plus qu'eux dans le crâne et dans le ventre.

Sans trop le laisser paraître, Ellen apprécia le silence qui, comme chaque fois, se fit au comptoir de Big Louis lorsqu'elle entra dans le saloon. Les petits hochements de tête à son intention, les doigts sur les chapeaux en guise de salut. New Hope avait une confiance aveugle en son shérif, qui n'avait jamais été prise en défaut en trois années de mandat.

Accoudé au bar, Jim Lockheart prit bonne note du silence et des saluts. Le Kansas était décidément bien trop au nord pour lui, qui livrait ses villes aux femmes et les comptoirs de ses saloons aux nègres. Il avait dû se faire sacrément violence pour dissimuler son dégoût devant cette main noire, de l'autre côté du bar, qui lui avait tendu sa bouteille de whisky.

Big Louis, comme l'avait appelé un client, était une montagne humaine.

– On paie d'avance, monsieur.

– Ça me va. Des chambres libres ?

Big Louis jeta un œil du côté de la shérif, venue s'installer au comptoir à un mètre du nouveau venu. Elle hochait imperceptiblement la tête.

– Yep. À vrai dire, on est rarement complet ici depuis que les chercheurs d'or sont partis vers l'Ouest. Je vous donne la douze. La baignoire est dans la cour derrière, sous la tente, et...

Il ne lui sembla pas utile de continuer. L'étranger fixait Ellen sans rien dire. Elle gardait les yeux rivés à son verre avec le demi-sourire de celles qui ont l'habitude de ces regards-là et font avec. Devant l'insistance, elle finit cependant par se redresser.

– Un problème, monsieur ?

– Non m'am. C'est juste que... sauf votre respect, je suis pas habitué à voir cette étoile sur une jolie poitrine comme la vôtre.

Big Louis rentra la tête dans les épaules. Le gars s'y prenait comme un manche. Il connaissait suffisamment Ellen – et pas qu'un peu – pour savoir que l'étranger allait prendre illico une sacrée beigne dans les chicots.

– Restez concentré sur l'étoile, mon gars. Et gardez votre baratin pour les filles de l'établissement, qui sont payées pour faire semblant d'apprécier les conneries de ce genre.

Le sudiste tressaillit. Furieux, il ouvrit la bouche pour répondre, et Big Louis se prépara à la tempête... Mais à cet instant, Ellen surprit tout le monde en criant d'une voix forte, un œil sur le grand miroir qui lui faisait face :

– Jack, tu t'éloignes de ce cheval ou je sors te botter les fesses !

À entendre le petit trot de Jack Donahue battant en retraite, la menace était convaincante.

Jim Lockheart en resta comme deux ronds de flan. Ellen eut un rire bref et sec.

– Un appaloosa blanc devant chez Big Louis, m'sieur, ça attire les regards. Ça fait partie de mon job de veiller à ce que les regards de mes concitoyens sur, disons, la poitrine de votre bête restent respectueux. Et à distance.

À son tour, le sudiste se mit à rire, mains écartées.

– Je me rends, shérif. Vous m'avez eu ! Et je vous remercie, aussi, parce que Stormy est un fidèle compagnon de route depuis pas mal d'années.

Dans la tête de Big Louis retentit un signal d'alarme qu'il connaissait bien – le fruit de l'expérience, après tant d'années passées derrière le comptoir de ce saloon. Le revirement de ce type était trop rapide, son rire un peu trop appuyé. En somme, il ne semblait pas très franc du collier... Ce qui signifiait qu'il avait des intentions cachées. Probablement peu avouables.

Sans doute Ellen l'avait-elle senti aussi, car elle ne souriait plus.

– Qu'est-ce qui vous amène à New Hope, l'ami ? La route de l'Ouest ?

– Yep. L'envie de voir du pays. Mais j'ai pas mal roulé mes os ces derniers temps, et il se pourrait que je m'installe ici.

– À New Hope ? Vous aurez du mal à trouver du travail ici, je vous le dis. D'ailleurs, à part pour ceux qui sont nés dans le coin, il n'y a pas grand-chose à espérer chez nous. À moins, bien sûr...

Ellen s'arrêta, scruta le visage de l'homme brun au sourire figé. Guère plus vieux qu'elle, vingt-cinq, vingt-six ans au plus. Il s'était bien gardé de saisir la perche que son silence lui tendait.

– À moins d'avoir quelque chose de précis à y faire.

Brusquement, Jim prit conscience du silence qui régnait dans le saloon. Les joueurs attablés ne disaient plus rien – il y avait quand même sept ou huit ploucs patentés à cette heure de l'après-midi, qui noyaient leur transpiration dans les cartes et l'alcool, et il était prêt à parier que s'il se retournait, il verrait tous les regards tournés vers lui. Avec probablement quelques mains sur les crosses de revolver. Le désarmement, il l'avait noté en passant le seuil, s'appliquait aux touristes, assurément pas à ces bouseux de New Hope. On était sur ses gardes dans ce trou paumé. Comme dans la plupart de ceux qu'il avait traversés... voire plus.

Rien de très étonnant. Même dans ce Nord reculé, on se méfiait des sudistes comme lui, encore plus depuis la défaite, qui les avait rendus amers.

Pendant que Jim tentait de s'adapter à son nouvel environnement, Ellen continuait à scruter le visage du beau brun. Elle ne rattachait aucun avis de recherche à cette tête-là, mais ça ne voulait pas dire grand-chose,

vu le temps que mettaient les avis à arriver à New Hope. Elle avait quand même du mal à croire que cette face lisse, ces mains délicates et ces yeux bleu pâle puissent être ceux d'un pur *outlaw*. Certains malhonnêtes s'attachaient ici, c'est vrai, dans l'espoir de briller au poker ou de vider le coffre-fort de quelque honnête citoyen. Ou tout simplement d'assouvir une soif de violence. C'est de ces gens-là qu'elle devait s'occuper. Ce type ne leur ressemblait pas.

– On ne s'est pas présentés, je crois. Ellen Maplethorpe.

Jim regarda la main tendue, un peu éberlué. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais serré la main d'une femme.

– Jim Lockheart, m'am.

– Si j'étais vous, je laisserais mon cheval au maréchal-ferrant. À la sortie de la ville en allant vers l'Ouest.

– On peut lui faire confiance ?

De l'autre côté du comptoir, Big Louis gloussa sans retenue, soulagé de sentir la tension baisser d'un cran. Ellen concéda un demi-sourire.

– Aucune fille ne dira autre chose de son père, j'imagine.

– Oh, désolé.

– Pas de problème. Vous êtes prudent, c'est une qualité. Si vous voulez, je vous accompagne là-bas.

Jim hésita. Le ton autoritaire à peine déguisé de cette femme l'agaçait. Mais il devait trouver un abri sûr pour Stormy, et son instinct lui disait de se fier à elle. Il hocha la tête.

– Merci, m'am. J'apprécie.

Ils marchèrent en silence tout au long du chemin, Jim tenant Stormy par la bride. Il se rendit compte qu'Ellen l'intimidait, et se le reprocha. Que serait devenue cette fille si elle avait grandi en Virginie ou en Géorgie ? Épouse d'éleveur, ou de fermier. À cette heure, elle aurait déjà deux enfants et les aimerait de tout son cœur. C'était là la place d'une femme, la Bible en attestait – c'est ce qu'aurait

dit Jeff, pour sûr. C'était cette région qui égarait ces gens, qui faisait d'eux des âmes perdues.

Babylone.

Il aperçut l'écriveau du maréchal-ferrant. Il était temps ; cette fille le mettait décidément mal à l'aise, qui cheminait à ses côtés sans rien dire, mâchant un brin d'herbe sèche. Une belle femme, en plus. Quel gâchis.

Ellen, de son côté, se livrait à un jeu auquel elle était passée maîtresse : deviner un homme à sa façon de se déplacer. Ça ne lui avait jamais paru bien difficile, tant leur espèce était prévisible. Ce gars-là faisait de gros efforts pour se donner l'air du type qu'il ne faut pas chatouiller, mais il y avait sous chacun de ses gestes de minuscules hésitations, d'infimes ralentissements soudains, des « regards papillons », comme Ellen les appelait, qui le trahissaient. Il n'avait pas tant fait rouler sa carcasse qu'il voulait le faire croire. L'écorce n'était pas loin d'être aussi tendre que les yeux étaient clairs.

Jim Lockheart lui plaisait. Et la manière qu'il eut de flatter l'encolure de son cheval en lui parlant à l'oreille n'était pas pour lui faire changer d'avis.

Sean et Molly Maplethorpe étaient ce que le Nord peut produire de moins pire, voire de meilleur : voilà ce que se dit Jim en faisant leur connaissance. De paisibles fermiers dont on avait peine à imaginer qu'ils aient pu engendrer cette fille déguisée en homme. Aucun des deux ne dépassait d'ailleurs le mètre soixante. Comment avaient-ils pu donner naissance à cette belle plante qui les surplombait de quinze bons centimètres ?

À la vue des chevaux alignés dans l'étable, Jim sentit une pensée l'assaillir, qui – Dieu merci – ne devint pas parole : *Votre plus belle pouliche, monsieur Maplethorpe, c'est votre fille.*

*Pas de gaffe, Jim. Tu as besoin de ces bouseux.*

Mais lorsque Ellen, voulant aider son père, se pencha pour vérifier les sabots de Stormy, Jim aperçut la naissance de sa poitrine... et cela suffit à lui filer une trique embarassante. Décidément, il n'était pas dans son assiette. La route avait été longue depuis sa dernière vraie pause, dans le Mississippi. C'était la seule explication à l'état dans lequel cette Salomé yankee le mettait.

Sean Maplethorpe l'arracha à ses songeries.

– Une belle bête, monsieur, pour sûr. Un peu fatiguée, si j'en crois son souffle. L'étable lui fera du bien.

Jim apprécia la remarque, tout comme l'examen précis accordé à Stormy. Les gestes du maréchal-ferrant révélaient un vrai savoir-faire. Son cheval serait en de bonnes mains. À en croire le coup d'œil qu'elle jeta aux bêtes, sa fille semblait d'ailleurs s'y connaître aussi.

Le soleil se couchait sur les plaines du Kansas, semant le jaune et le rouge par poignées dans le ciel et sur les champs. Ellen, campée à l'entrée de l'étable, contemplait le spectacle pendant que Jim donnait quelques indications à son père sur les habitudes de Stormy.

En se retournant, elle lui fit un clin d'œil.

– Gros vent demain, je confirme. Allez, je vous recommande, j'ai encore à faire au bureau.

Son père l'arrêta d'un geste.

– Au fait, ma fille, Blundy est encore passé, avec un message de Jaspers. L'Allemand fait une nouvelle proposition. Une sacrée bourrique, celui-là...

Jim ne savait pas de quoi il était question, mais il regarda avec intérêt le beau visage d'Ellen s'empourprer brièvement de colère.

– OK, Papa. Je m'en occuperai. On y va, monsieur Lockheart ?

Un sourire... Et l'éclat de ce sourire laissa Jim abasourdi. Aussitôt, il fut pris d'une curiosité étrange, irréprouvable pour cette femme. Elle repartait déjà, il lui emboîta le pas.

– Vous vivez encore chez eux ?

Elle resta silencieuse un moment, le fixant. Son regard resta indéchiffrable, son expression neutre. Mais ses yeux brillaient.

– Souvent. Pas toujours. J’ai la place pour dormir au bureau.

Incapable de faire le tri dans les questions confuses qui se bousculaient en lui, Jim resta silencieux jusqu’à l’hôtel. La belle shérif le quitta un peu avant pour se rendre à son bureau, une petite maison dont il aperçut la pièce unique et un débarras, derrière, lorsqu’elle y entra.

Une fois dans sa chambre, Jim posa son barda. La fatigue lui tomba dessus d’un coup. Il remarqua à peine la cuvette d’eau et le pot de chambre écaillés, le papier défraîchi et déchiré aux murs. Il eut même la flemme de fermer la fenêtre.

Après avoir sorti de sa poche le couteau qui lui tiendrait désormais lieu d’arme de défense, il le posa sur la table de chevet, puis souffla sur la lampe à pétrole. Il s’endormit avant même d’entendre les ressorts du lit gémir sous son poids.

Big Louis remarqua bien le regard par en dessous que Jason Freebird lançait au sudiste lorsque celui-ci traversait le saloon pour gagner sa chambre.

Évidemment, Jason finit par se lever de la table où il était en train de perdre sa recette de la semaine au poker pour venir aux nouvelles.

– C’est qui, ce mec avec ses grands airs ?

– Un sudiste. Géorgie, je dirais, vu l’accent.

– Hmmmm... C’est de là que tu viens, Louis, non ?

– Oui, m’sieur. Ça date pas d’hier, mais j’y étais, pour sûr. J’ai peut-être bien contribué à fabriquer la chemise en coton que tu portes.

Jason éclata de rire. Lui et Louis se connaissaient depuis une dizaine d’années maintenant. Ils faisaient souvent

la fermeture du saloon ensemble, après avoir éclusé quelques bières ou un whisky. Jason était le forgeron de New Hope, et la musique était un peu le jardin secret de ce grand gaillard. Il n'aimait rien tant que venir écouter Louis jouer du banjo après la fermeture.

C'était leur petit secret. Ils pouvaient passer des heures l'un avec autre sans rien se dire. Deux veufs, ça se comprend d'un regard. En tout cas, c'était ce que Louis se disait parfois. La différence entre eux, c'était que Jason n'était guère fidèle à la mémoire d'Annie Freebird. Sa barbe *friendly mutton chops* et son regard pétillant avaient un certain succès à New Hope. Ellen, cependant, n'y était pas du tout sensible – au grand désespoir de Jason.

– Vous avez fini votre poker ?

– Ben... C'est plutôt lui qui m'a achevé, je crois.

Big Louis gloussa :

– J'ai déjà entendu cette phrase dans ta bouche...

Ils regardèrent ensuite les clients sortir un à un du saloon, s'appuyant plus ou moins les uns sur les autres. Il ne restait plus que Fred le Borgne, qui s'apprêtait à s'en aller lorsqu'il changea brusquement d'avis, pointant sa longue barbe filandreuse dans leur direction. Il s'écroula sur un tabouret devant le bar.

– Un putain de whisky, Louis ! Et que ça saute !

– On ferme, Fred. Revenez demain. M'est avis que vous avez de la réserve pour tenir jusque-là.

Par miracle, Fred n'essaya même pas de résister : il fronça les sourcils, se redressa, boudeur, et alla s'affaler au-dehors.

Louis se demandait parfois pourquoi certains ne retenaient rien de leurs expériences passées. Fred avait perdu son œil au poker, parce qu'il avait traité de tricheur un type qui raflait trop facilement la mise. Il avait eu de la chance : la balle avait ricoché sur un os sans atteindre le cerveau. Mais il continuait, jour après jour, à insulter la

tablée quand il perdait, et à s'enivrer comme une barricade. Louis avait renoncé à le raisonner.

Jason et lui rangèrent tranquillement la salle. Au moment où Louis tirait son banjo de sous le bar, un bruit se fit entendre à l'extérieur.

– Ça doit être le chat de Charlotte Ivers, dit Louis très vite.

Jason se contenta de l'explication.

Louis, de son côté, cacha du mieux qu'il put sa stupéfaction. Il n'avait pas entendu ce son si reconnaissable depuis une paire d'années au moins... Il réprima un sourire. Certaines choses dans cette ville ne changeaient pas, et Ellen Maplethorpe faisait partie du lot.

L'arrogant sudiste ne se doutait pas de ce qui l'attendait...

Jim courait dans un rêve. Renard Agile lui avait montré du doigt un cerf caché sous les frondaisons, et il le pourchassait de clairière en clairière...

Si discret qu'il fût, le bruit le fit sursauter. À la seconde où il entendit le parquet grincer, il étendit la main vers la table, cherchant son couteau...

Rien! Un rire étouffé troubla une nouvelle fois le silence. Dans l'obscurité, il ne vit qu'une ombre s'approcher de lui. Puis...

– Pas prudent de laisser sa fenêtre ouverte dans un lieu inconnu, monsieur Lockheart.

Il voulut se redresser, mais deux mains sur sa poitrine le repoussèrent sèchement sur le lit. Avant qu'il ait eu le temps de comprendre, l'intrus était à califourchon sur lui, enserrant fermement ses poignets... Jim se tortilla comme un ver au bout d'un hameçon.

– Calme, Jim. Vous allez survivre à cette nuit.

Cette voix, ce parfum...

– Miss Maplethorpe! ?

Elle lâcha ses poignets. Alors seulement, il discerna sa silhouette au-dessus de lui, l'ovale de ses seins. Puis il suivit des yeux le mouvement de ses mains qui lui enlevaient sa chemise. Il sentit les lèvres d'Ellen sur les siennes en même temps qu'il se demandait s'il rêvait. Cette question lui parut très vite sans importance.

Mais il n'était pas au bout de ses surprises : avec cette autorité qui l'intimidait et le déroutait, de nuit comme de jour, Ellen l'empêchait de mener la danse. Il n'avait d'expérience que celle acquise auprès de quelques esclaves et putes, dont la passivité ne différait guère de ce qu'il avait découvert le triste jour de son dépucelage... Que cette femme shérif puisse *prendre son plaisir sur lui* perturba Jim au point de lui enlever tout d'abord ses moyens. Cependant, les baisers et les caresses sinueuses et patientes d'Ellen les lui rendirent. Et ce fut alors comme s'il entraît au grand galop sur une terre inconnue.

À l'aube, le sommeil l'emporta sans prévenir. Lorsqu'il revint à lui, Ellen était partie.

Il se donna quelques minutes et laissa son esprit vagabonder sur les terres de sa Géorgie natale. Il ne passait pas de jour sans y penser.



*Quinze ans plus tôt.*

Géorgie, au nord de Macon, 1855.

Jim sent la main de son père sur son épaule.

– Allez, Jim. C’est l’heure.

La joue collée à son coussin, Jim bâille. Le bruit sourd qui résonne dans ses oreilles, quand il bâille, lui fait toujours penser à des brumes de sommeil qui s’éloignent ; il aime ça. Il prolonge le plus possible son bâillement.

En arrivant dans la petite cuisine familiale, il constate avec déplaisir que son frère est déjà levé, en train d’engloutir sa bouillie de maïs. Bernie a chouiné tant et plus pour obtenir de les accompagner... on dirait qu’il a réussi. Jim ne vivra donc pas, comme il l’espérait, sa première vraie chasse seul avec son père.

Jim hausse les épaules. La première chasse, c’est à douze ans, pas à dix ! Bernie obtient toujours ce qu’il veut. Dire qu’il va falloir se traîner ce boulet qui fera fuir tous les daims de la forêt. C’était bien la peine de s’entraîner tous les jours depuis une semaine à mettre de la poudre dans le fusil, l’armer, viser... Au moins Bernie ne pourra-t-il pas s’en servir. Il sera spectateur, voilà tout.

Leur mère s’affaire, empaquetant le nécessaire : boîtes de *corned-beef*, gourde d’eau, biscuits...

– C'est bon, Margaret. J'en ai bien assez, là.

– Oh, ce n'est certainement pas pour toi, Andy Lockheart ! C'est pour mes garçons, que tu vas mettre en danger toute la journée.

Et tout en parlant, elle ébouriffe d'un geste rapide les cheveux de Jim. Le garçon raffole de ce geste affectueux, dont elle gratifie moins souvent Bernie. C'est peut-être, pense-t-il, parce que son frère a des cheveux noirs et lisses de corbeau, alors que les siens forment une tignasse rebelle et abondante. Et puis, Bernie fuit les caresses maternelles ; il veut toujours faire l'intéressant.

Margaret rend son sourire à son fils aîné, mais l'inquiétude dans ses yeux ne disparaît pas.

Le père de Jim la prend dans ses bras.

– Je tiens trop à la vie pour mettre en danger ta progéniture, Maggie. Calme-toi.

– Comme si ce n'était pas aussi la tienne, de progéniture !... Je n'ai pas assez d'inquiétude quand tu pars des jours entiers dans la forêt, il faut encore que tu m'en rajoutes.

Elle a dit ça d'une voix plus douce, résignée déjà, dans les bras d'Andy.

– Regardez qui vient nous dire au revoir !

Bolly, qui adore les effusions, rentre dans la maison : langue tirée, il vient fourrer sa truffe entre ses parents pour en profiter. Bernie se jette sur le gros retriever, qu'il adore, tandis que Jim embrasse sa mère. Sa petite mère si belle avec son chignon tout simple, les fines rides sur son front, son teint pâle et ses yeux noisette.

– T'inquiète pas, m'man. C'est Bernie qui est trop jeune, moi j'ai l'âge.

Son frère lui décoche un coup de pied en douce. Jim hausse les épaules, puis va décrocher la carabine paternelle du mur. Il met son couteau dans sa gaine, la gaine à la ceinture : il est prêt. Première chasse ! Il en a rebattu les oreilles de tous ses copains à l'école. Les garçons ont pris

l'air de connaisseurs pour jauger son couteau, prétendant presque tous qu'ils avaient déjà eu leur première expérience de chasseur et évoquant des daims, des lièvres, des perdrix de dimensions improbables.

– Jim, Bernie, venez ici.

Andy Lockheart ne répète jamais un ordre. Ils ont quinze secondes pour s'exécuter, sinon une gifle leur rappellera qui commande. Les quatre s'attablent, Andy prend la main de sa femme et tous forment un cercle de mains nouées pour la prière matinale.

– Seigneur, bénis cette journée, loué sois-Tu pour le monde qui nous est offert, veille sur nous dans nos tâches, amen.

C'est le signal du départ. Mais il reste un geste à faire, ce geste dont Jim rêve depuis des mois : son père lui tend un sachet de poudre qu'il attache à sa ceinture. Aujourd'hui, c'est lui qui utilise la carabine Frontier à silex. Pour ce jour, il est le chasseur de daims. Son père portera la carabine sur la première partie du chemin, mais il la lui donnera le moment venu. Quand la chasse commencera pour de bon.

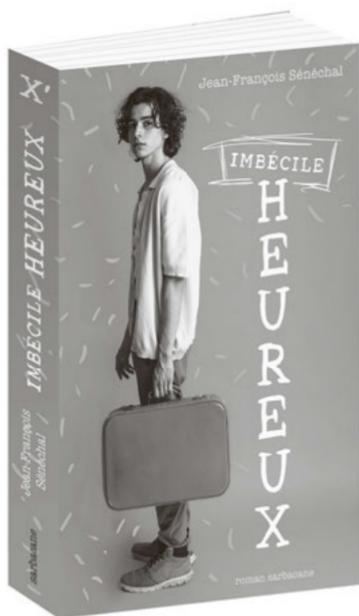
Jim respire à pleins poumons l'odeur âcre d'humus qui émane de la forêt Oconee dans laquelle ils rentrent. La lumière du soleil ruisselle en cascade entre les branches.

– Les Indiens savent qu'on est là ?

– Bien sûr, Jim. Quand Renard Agile est venu chercher ses peaux, hier, je lui en ai parlé. Les Creeks nous laisseront tranquilles. Ils me connaissent.

Renard Agile a toujours fasciné le jeune garçon. C'est un Indien imposant de presque deux mètres, reconnaissable à sa démarche d'une souplesse invraisemblable vu sa taille. Les Creeks l'envoient de temps à autre chez les Blancs pour des échanges divers, parce qu'il baragouine quelques mots d'anglais et le comprend à peu près. Parmi les mille raisons pour lesquelles Jim admire son père, il y

*À découvrir aussi*  
**DANS LA COLLECTION EXPRIM'**



**Imbécile heureux**

Jean-François Sénéchal

14 x 21 cm

256 pages

16 €



9 782377 317165

**La vie est belle, malgré les épreuves, dans ce roman ! Son héros, Chris, tout droit sorti de la grande famille des « idiots littéraires », y découvre le combat et la résilience, l'espoir, l'humour, la camaraderie... et nous bouleverse par son récit, qu'il livre dans une langue d'une beauté écorchée, riche en accidents poétiques.**

Chris a 18 ans, mais l'esprit d'un enfant. Quand sa mère disparaît du jour au lendemain, le voilà obligé de se débrouiller seul.

Entre road-trip sans permis, coups louches et amours ratés, c'est mal parti. Heureusement, la vie lui réserve quelques bonnes surprises. Car c'est bien simple : Chris, tout le monde l'aime.

« *Tout un exploit d'écriture !* » Les Libraires

« *Magistral.* » La Presse

Directeur de publication : Frédéric Lavabre  
Collection dirigée par Tibo Bérard  
Assistante d'édition : Julia Robert-Thévenot  
Maquettiste : Elsa Le Duff  
Conception de la couverture : Claudine Devey

© Éditions Sarbacane, 2022

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou  
partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite  
de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

ISBN : 978-2-37731-947-3